

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LE MYSTÈRE DE L'ACCEPTION – 1630-1723 – UN DÉFAUT FATAL

par Matthew D. J. Scanlan

I

À propos de l'article de Matthew Scanlan

LA QUÊTE PERSISTANTE DES ORIGINES

par Roger Dachez

Il y a déjà plus d'une quinzaine d'années, notre revue avait publié une série d'articles résumant l'état des connaissances acquises à cette époque sur les origines de la franc-maçonnerie spéculative¹. C'était la première synthèse présentée en France après les importantes remises en cause opérées par Eric Ward et d'autres auteurs anglo-saxons au cours des années 1970 et 1980.

On se souvient que la cause essentielle de ces nouvelles directions de recherche était alors l'abandon progressif de la théorie dite « de la transition » dont le célèbre érudit maçonnique anglais Harry Carr avait proposé la formulation la plus achevée et, apparemment, la plus convaincante. Longtemps reçue et admise sans discussion par des générations de francs-maçons mais aussi d'historiens de la maçonnerie, elle postulait une continuité absolue entre la maçonnerie opérative médiévale et la franc-maçonnerie spéculative qui avait émergé en Écosse et en Angleterre au cours du XVII^e siècle, selon une transition graduelle et progressive, sans rupture ni discontinuité.

Aux yeux de beaucoup, vers le milieu des années 1980, cette vision de plus en plus malmenée par une relecture attentive de la documentation disponible n'était cependant plus, comme le dira Eric Ward avec une ironie un peu cruelle, qu'un « Évangile selon Harry Carr »...

La révélation de ces nouvelles conceptions relatives aux origines de la maçonnerie spéculative suscita du reste, en 1988, des réactions diverses au sein du public français intéressé par ce sujet d'études. Certains milieux intellectuels pour qui l'histoire est un leurre et qui lui préfèrent une lecture confiante et « traditionnelle » du légendaire maçonnique, porteur selon eux d'un sens plus haut et plus vrai, s'y montrèrent hostiles pour

1. Roger Dachez, « Les origines de la franc-maçonnerie spéculative en Grande-Bretagne » (I et II) in *Renaissance Traditionnelle* n° 77, janvier 1989, pp. 1-45 et n° 83, juillet 1990, pp. 161-202, et *Des maçons opératifs aux francs-maçons spéculatifs*, Paris, Éditions Maçonniques de France, 2001. Voir aussi les Actes du 3^e colloque du Cercle R.T., in n° 118-119, avril-juillet 1999 : *De la Maçonnerie opérative à la Franc-Maçonnerie spéculative : filiations et ruptures*.

des raisons que l'historien n'a évidemment pas à examiner. Au-delà des polémiques un peu navrantes et sans aucun profit qui s'élevèrent alors ici ou là, observons simplement que, dix-sept ans après, cette présentation problématique des sources de la franc-maçonnerie moderne est assez largement admise ou du moins proposée – en tout cas par les auteurs qui prennent soin d'écrire sur l'histoire maçonnique en puisant à des sources récentes et en lien étroit avec le mouvement de la recherche. Ce n'est évidemment pas un acquis négligeable.

Dans cette perspective, il nous a paru intéressant et utile de publier à nouveau, pour des lecteurs d'aujourd'hui, une approche argumentée de ce débat. C'est l'objet de l'article de Matthew Scanlan, remarquablement documenté, pratiquement exhaustif et parfaitement à jour. Nous souhaiterions à cette occasion proposer quelques réflexions et quelques commentaires.

La première remarque qui s'impose est que, depuis plusieurs décennies, aucun document nouveau d'une certaine ampleur n'est venu modifier l'état de la question et, du reste, Matthew Scanlan cite à peu près exactement les mêmes références que celles que nous avons utilisées en 1988. Il faut rappeler ici que la remise en cause des idées classiques avait elle-même été suscitée par la seule réévaluation des textes, des documents et des faits connus, et non par quelque découverte extraordinaire. Sauf trouvaille bouleversante que l'historien ne peut s'interdire d'espérer, même quand rien ne la lui laisse entrevoir, il faudra donc poursuivre l'élaboration d'une nouvelle théorie des origines en se fondant sur un corpus documentaire désormais très stable.

La seconde observation que nous devons faire est de nature méthodologique et revêt une réelle importance car elle signale une étape majeure dans cette quête des origines. On ne peut en effet que prendre acte de la victoire définitive des vues exposées dès 1943 par les historiens anglais Knoop et Jones pour qui, rappelons-le, l'histoire de la franc-maçonnerie devait être traitée exactement comme n'importe quel autre thème de l'histoire sociale, économique ou politique, avec les mêmes méthodes et la même exigence quant aux sources². Nul ne peut désormais sérieusement s'interroger sur les sources de la maçonnerie spéculative, ni poser la moindre hypothèse sur les circonstances de son apparition, en ne se référant qu'au seul domaine maçonnique et à ses textes propres : c'est bien dans l'histoire intellectuelle et sociale de la Grande Bretagne – et, à certains égards, de toute l'Europe – au XVII^e siècle que le problème doit être envisagé et les théories validées.

Le troisième point remarquable est sans doute ce qui a trait à la question écossaise. Au cours des années récentes elle s'est malheureusement embrouillée du fait d'une certaine littérature à prétention historique, confuse et délirante, qui, en accommodant une fois encore des légendes absurdes mais vivaces, n'a servi qu'à faire la fortune de quelques auteurs imaginatifs et de *tour operators* prêts à emmener des flots de touristes à la découverte des restes d'Hiram dans les ruines d'une chapelle templière : gageons pourtant que ce mauvais feuilleton connaîtra d'autres épisodes et d'autres lecteurs...

2. Knoop et Jones, *The Genesis of freemasonry*, Manchester University Press, 1947.

Si nous délaissons le royaume de la fantaisie pour regagner le champ de l'histoire, la contribution de l'Écosse apparaît à la fois plus complexe et peut-être plus modeste qu'on ne l'avait cru, notamment à travers les travaux extrêmement riches et novateurs de l'historien écossais David Stevenson. Sans que cela soit forcément lié aux centres d'intérêt de son fondateur William Schaw, qui ne paraît pas avoir laissé de descendance intellectuelle, la maçonnerie écossaise a « inventé » l'usage de créer des *gentlemen masons*, titre purement honorifique conféré à des notables qu'on ne revoyait plus jamais en loge. Pour autant, elle n'a pas initié la transformation spéculative de la maçonnerie car, en Écosse, les loges sont pendant de nombreuses décennies encore restées clairement en lien direct avec le Métier, assurant la qualification et le contrôle des compétences professionnelles. La création tardive, en 1736, de la Grande Loge d'Écosse semble en revanche un des nombreux effets de la colonisation intellectuelle et politique du pays par les Anglais.

Aujourd'hui les termes de l'équation à résoudre semblent clairs, sinon la solution elle-même : les premiers maçons « non opératifs » sont très certainement apparus en Écosse, au début du XVII^e siècle – et peut-être plus tôt –, mais les premiers maçons spéculatifs et les loges qui les réunirent naquirent en Angleterre.

Finalement, les éléments fondamentaux qui tressent le « nœud gordien » de la question des origines, sont à présent assez bien identifiés. Que Matthew Scanlan ait donné à son article le titre de l'*Acception* – alors que son copieux travail n'y réfère qu'en partie et traite d'un sujet bien plus large – le suggère assez bien : ce n'est évidemment pas dans le Métier lui-même, c'est-à-dire dans les loges opératives, qu'eut lieu la mutation spéculative, ni complètement en dehors d'elles comme on a pu le suggérer parfois, mais en quelque sorte aux marges du Métier, dans ses parages immédiats. Ce mouvement à l'issue improbable et certainement pas concertée a impliqué des populations très diverses dont les origines et les motivations étaient sans aucun doute très dissemblables au départ.

La difficulté sur laquelle achoppent encore les chercheurs est ainsi de concilier, de réunir en une synthèse harmonieuse, trois courants principaux :

- les *gentlemen masons* écossais, très généralement des notables dont on sait désormais de manière certaine qu'ils n'eurent jamais le moindre rôle de transformation spéculative des loges dans l'Écosse du XVII^e siècle ; en revanche, et cela semble une évidence quand on songe aussi bien à Moray qu'à Ashmole – dont la réception a une incontestable fragrance écossaise dans sa forme –, ils furent bien les premiers « maçons libres », au sens strict du terme : toute la question est de savoir ce que fut alors leur dessein – et s'ils en avaient un...

- les Anglais de condition plus modeste, très « classe moyenne », fréquentant à la même époque des cénacles au statut très flou comme l'*Acception* – qui, soulignons-le à nouveau, ne fut jamais une loge au sens propre –, et qu'on peut rapprocher par leur origine sociale des

membres de la seule loge connue en tant que telle au milieu du XVII^e siècle en Angleterre, la loge de Chester, animée par Randle Holme III : n'évoquent-ils pas fortement les maçons des quatre loges fondatrices de 1717, essentiellement sinon exclusivement préoccupés de sociabilité apaisée, d'entraide mutuelle et de bienfaisance partagée, et nullement, semble-t-il, de tradition initiatique ou de secrets ésotériques?

- les acteurs, anglais et écossais cette fois, du mouvement intellectuel majeur du XVII^e siècle dont l'Angleterre sera l'épicentre, à savoir la *Révolution scientifique*, elle-même contemporaine de la « *crise de la conscience européenne* » dont le subtil Paul Hazard, au terme d'une recherche totalement indépendante de notre sujet, avait périodisé l'émergence entre 1680 et 1715, soit exactement, notons-le car la coïncidence est fascinante, la période de constitution finale de la franc-maçonnerie spéculative organisée. C'est d'ailleurs au sein de la *Royal Society*, l'un des piliers du mouvement, que l'on retrouve ceux qui feront le lien entre les trois groupes : de Robert Moray, premier maçon spéculatif identifié mais aussi premier président de cette académie des sciences, à Jean Théophile Désaguliers, élu par l'illustre compagnie en 1714 sous le parrainage de Newton – et qui fut ensuite grand maître de la Grande Loge en 1719 –, en passant par Elias Ashmole lui-même présent à Londres, dans l'ombre de l'*Acception*, en 1682...

On le voit, si tout n'est pas encore parfaitement clair, si quelques chaînons font encore défaut, si certains faits paraissent contradictoires ou demeurent inexplicables, le paysage a singulièrement évolué depuis vingt ou trente ans : on est loin, désormais, des épopées templières et des romans médiévaux sur les mystérieux secrets des bâtisseurs, même si l'on peut supposer que nombre d'auteurs mal – ou pas – informés y feront encore référence pendant des années.

Dans l'immédiat, le travail de Matthew Scanlan a le mérite de rassembler les pièces du puzzle historique dont l'assemblage nous paraît s'ébaucher chaque jour un peu mieux. Il n'impose lui-même aucune conclusion définitive mais il ne sera plus possible de s'éloigner beaucoup des pistes qu'il recense.

La « théorie synthétique » des origines de la maçonnerie spéculative, dont nous souhaitons la formulation depuis quinze ans, est peut-être pour demain...